DISSERTATION

N° 250.

SUR

LA NOSTALGIE,

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 août 1820, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. J. A. MARTIN, de Courbons,

Département des Basses-Alpes;

Chirurgien aide-major au régiment de hussards de la Meurthe; ex-Chirurgien interne à l'hôtel-Dieu de Marseille; Bachelier ès-lettres de l'académie de Strasbourg.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

TANCRÈDE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1820.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Président.*
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.
M. FOUQUIER.
M. ROUX.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE PRINCE

DE SAVOIE CARIGNAN,

COLONEL DES HUSSARDS DE LA MEURTHE;

COMMANDEUR DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR;

CHEVALIER DES ORDRES DE SAINT-LOUIS ET DE MALTE.

Hommage public du respect le plus profond, de la reconnaissance la mieux sentie, et d'un entier dévouement.

J. J. A. MARTIN.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE

ET DE MA MÈRE.

Regrets éternels.

A MON FRÈRE,

MON MEILLEUR AMI,

A MON ONCLE,

MON SECOND PÈRE,

L'ABBÉ RENOUX,

Prêtre au Brusquet.

Comme un faible témoignage de reconnaissance pour tous les bienfaits dont il n'a cessé de me combler.

J. J. A. MARTIN.

DISSERTATION

SUR

LA NOSTALGIE.

CONSIDÉRATONS GÉNÉRALES.

De tous les sentimens que l'homme a reçus en partage, le plus grand, le plus fort et le plus durable, c'est sans contredit l'amour qu'il porte à la patrie. Les peuples de l'antiquité, comme les nations modernes, ont toujours payé avec un égal enthousiasme ce précieux et tendre tribut, et jamais les lois n'ont pu infliger un châtiment plus terrible au citoyen vertueux que celui qui le prive de la douce jouissance du sol natal.

Le fier Coriolan, condamné à l'exil, aime mieux mourir sur les ruines de Rome que de vivre dans la douleur et la honte sur une terre étrangère. Quelle que soit la cause, quel que soit le motif d'un éloignement aussi pénible, nous attendons toujours avec une nouvelle impatience le moment heureux qui doit nous rendre au toit paternel. Qu'il est à plaindre, celui à qui un sort trop funeste a enlevé cet espoir consolateur ! Pour lui tout est dans la tristesse, rien ne sourit à son imagination : les avantages de la fortune, une destinée brillante lui sont vainement offerts, il ne peut goûter le

bonheur loin de ses foyers. Ulysse, pour revoir sa patrie, s'expose pendant dix ans aux dangers d'une mer orageuse, et renonce à l'immortalité pour sa pauvre Ithaque.

Mais est-il besoin de remonter si loin dans ces temps reculés pour chercher des exemples d'un attachement aussi cher? le siècle dans lequel nous vivons, si fréquent en tempêtes politiques, ne nous en fournit que trop. N'avons-nous pas vu en effet, pendant la longue révolution que nous avons traversée, n'avons-nous pas vu, dis-je, des émigrés français préférer une mort presque certaine, ou le triste séjour des prisons au milieu de leur pays, où ils recevaient parfois les consolations de l'amitié, plutôt que de vivre dans la grandeur et l'aisance sous la protection d'un gouvernement lointain? Je laisse à d'autres le soin de répéter l'histoire plus récente de tant d'illustres proscrits, victimes de la vengeance, de l'ambition, de la haine, ou d'une opinion aveugle et délirante : les auteurs de ces maux n'ont jamais ressenti les douces émotions de l'homme de bien; pour eux, la perte d'amis sincères, de parens chéris, n'est pas une souffrance, ne cause pas une douleur amère!

Tout homme sensible ne s'éloigne de son pays qu'avec douleur, avec regret : comment remplacera-t-il dans son cœur des parens et des amis qui l'aiment si tendrement : cette terre de son enfance qu'il a tant de fois parcourue, ces lieux où il reçut le jour sont toujours présens à sa mémoire ; il se rappelle avec plaisir jusqu'aux plus petites circonstances de cette époque; ce temps heureux occupe souvent son esprit; toutes ses espérances, son désir le plus ardent est de venir encore une fois respirer l'air qui fortifia ses jeunes années, de s'asseoir sous les arbres touffus qui lui fournirent un ombrage frais et agréable contre les rayons d'un soleil trop brûlant. L'homme qui se dit raisonnable ne parvient peut-être jamais à étouffer entièrement ce mouvement tendre et généreux que la nature a gravé dans nos âmes.

Le sol natal n'est pas seulement affectionné par l'homme ; tous les corps organisés de cet univers semblent se réunir pour nous

offrir un si touchant témoignage. Les naturalistes ont cru, en effet, apercevoir les mêmes dispositions chez les animaux. La plante, qui a aussi sa vie propre, paraît elle-même se plaire davantage sur une terre où la nature lui a assigné sa demeure, et sur laquelle elle trouve un aliment plus convenable à son espèce. Mais il n'entre pas dans mon sujet d'en parler ici, et je me bornerai à ce qui est spécialement relatif à la classe humaine.

En général, tout ce qui vient diminuer les jouissances de l'homme et accroître ses peines doit être la source de ses maux ; aussi ne nous étonnons point de voir tant d'infortunés désirer la possession d'un bonheur qu'ils ont perdu, je veux dire, le retour dans leur patrie, lorsque surtout une pénible comparaison leur confirme chaque jour qu'ils ne peuvent désormais le goûter qu'auprès des tendres objets qui leur ont été ravis. Le jeune homme qui s'abandonne à ces amères réflexions, s'il est en proie à l'ennui, s'il éprouve un dégoût insurmontable pour les distractions ordinaires, s'il recherche la solitude, présente déjà les tristes préliminaires d'une affection redoutable. Bientôt son imagination se reporte plus souvent vers ces lieux dépositaires de tout ce qu'il chérit au monde ; il n'aime qu'à se fixer sur ces pensées délicieuses ; il s'y plaît tellement, qu'il y revient sans cesse. A force d'occuper son esprit sur les points limités, un moment d'une illusion complète s'empare de lui ; alors il retrouve à la fois et les tendres auteurs de ses jours, et les chers compagnons des jeux de son bas-âge ; il croit les serrer tour à tour contre son cœur ; il s'était, pour ainsi dire, comme identifié avec tout ce qui l'avait vu croître, avec tout ce qu'il avait appris à connaître ; il n'est pas même jusqu'au paysage de son habitation qui ne soit devenu essentiel à sa félicité. Il revoit avec transport le champ qui entoure l'asile de ses pères ; il admire l'aspect imposant des montagnes, des torrens, des forêts, des précipices : scène touchante, parce qu'elle forme le tableau de la contrée natale ! Enfin tous les objets sur lesquels ses sens se sont si fréquemment exercés lui ont laissé de telles impressions, que les recevoir

toute sa vie est son désir le plus constant; l'en priver, c'est détruire le charme de son existence.

Mais le trouble de son âme, l'agitation de son cœur sont devenus si forts, qu'il sort enfin de son état de rêverie pour retomber dans un accablement profond ; il ne revient à lui que pour contempler avec réalité toute l'étendue de sa cruelle destinée : toutefois un faible espoir lui reste encore, et il n'ose se livrer avec confiance à cette lueur fugitive; il souffre, ses désirs augmentent avec les obstacles qui s'y opposent, et ils deviennent bientôt un besoin si impérieux, qui, pour peu qu'on ne puisse le satisfaire, dégénère en une maladie souvent mortelle, à laquelle on a donné le nom de *nostalgie*.

On entend par *nostalgie* un désir ardent et continuel de revoir ses proches, ses amis, les lieux de ses premiers penchans, de ses premières habitudes ; désir qui, n'étant pas suivi de son attente, apporte toujours un trouble considérable dans les fonctions.

Cette maladie a été considérée par *Cullen* et M. le professeur *Pinel* comme une variété de la mélancolie. M. le professeur *Fodéré* lui a assigné le même rang nosographique dans son traité du délire. Je partage le sentiment de ces savans, généralement adopté aujourd'hui; et sans m'arrêter à tout ce qui a été dit par les autres écrivains qui ont traité de la nostalgie, je vais passer de suite aux causes qui la produisent le plus ordinairement.

Causes.

Un grand nombre de causes concourent à favoriser le développement de cette mélancolie. Je m'occuperai d'abord, avec quelque détail, des principales; je me bornerai seulement à citer celles dont l'influence m'a paru secondaire.

L'homme qui jouit d'une sensibilité morale très-vive, dont l'âme a toujours été dans le calme de la paix et du bonheur, celui à qui la capricieuse fortune n'a rien fait éprouver de pénible, s'il n'a point

encore été agité par la fougue des passions, celui-là, dis-je, présente les dispositions les plus favorables pour contracter la nostalgie aussitôt que loin de son pays il aura à supporter la moindre disgrâce, le plus léger désagrément.

La manière dont nos parens ont pris soin de nous élever influe beaucoup sur les dispositions que nous avons à gagner cette affection. Plus notre éducation aura été dirigée avec tendresse, plus nos premiers pas dans la vie auront été doux, et pour ainsi dire, comme couverts de roses, plus nous trouverons dans ses traverses ordinaires des épines fatigantes et insupportables, que beaucoup d'autres franchiraient sans peine. Et il résulte de tant de complaisance de la part des parens, une constitution faible et délicate, un esprit accoutumé à l'indépendance, et qui veut que tout lui cède. De là ce désir irrésistible de revenir dans le lieu où nos premières années se sont écoulées heureusement, et les effets fâcheux qui proviennent de la comparaison de ce premier état avec notre situation actuelle.

L'adolescence est cet âge heureux des prestiges, des chimères, et pour le dire en un mot, des châteaux en Espagne. C'est l'époque de la vie la plus favorable au règne de la nostalgie. L'homme de cet âge ne vit que d'illusions, et semble ne voir les choses qu'à travers un prisme qui les grossit énormément; il n'aperçoit dans l'avenir qu'avantages brillans, honneurs, fortune; tout lui sourit, tout lui est promis par son ambition, rien ne lui est impossible, et il ne renoncerait point à ces flatteuses espérances pour tout l'or du monde. Les passions de l'adolescent sont les plus fortes, ses sensations sont vives, et se conservent long-temps avec exactitude dans la mémoire; ses affections sont tendres et sincères; son cœur est grand et magnanime. C'est le moment des grandes actions; mais, comme il s'exagère tout, s'il éprouve quelques revers, ils l'accableront. Ses projets gigantesques s'évanouiront alors pour faire place à la mélancolie nostalgique. Dans l'âge suivant, l'expérience nous ayant appris à supporter les contrariétés de la vie, nous sommes aussi plus rarement atteints de cette maladie. L'enfance et la vieillesse, qui ont les

sensations légères et une mémoire fugitive, n'y sont presque jamais sujets.

La femme, malgré son extrême mobilité, est plus sujette qu'on ne l'a prétendu à devenir nostalgique. Les exemples n'en sont plus rares que parce qu'elle est moins exposée aux causes qui la déterminent. Elle a, il est vrai, pour résister à cette maladie, ses larmes et son inconstance, lorsque c'est l'amour qui cause ses regrets; mais, si l'on veut considérer qu'il n'est pas toujours permis à une femme d'être volage et légère, il sera facile alors de concevoir que, forcée de revenir à ses premières inclinations, et ne recevant plus les mêmes égards, ce dont sa fierté se révolte, elle peut être conduite plus facilement que l'homme à désirer avec une douloureuse impatience la possession des objets qui l'attachent à la vie, et présenter par conséquent les dispositions les plus favorables à la naissance de la nostalgie.

Parmi les circonstances qui se réunissent souvent pour rendre l'homme la proie de cette affection, les unes ne se présentent jamais pour la femme, et les autres très-rarement. J'entends, par les premières, parler du service à l'armée, car c'est bien là sans doute qu'ont été observés les nombreux exemples rapportés d'hommes devenus nostalgiques. Les dernières concernent l'état de domesticité, nécessité par la misère de quelques familles, misère qui les force d'envoyer leurs enfans en d'autres climats, pour qu'ils puissent trouver une existence moins laborieuse. Un jugement rationnel ne devant être basé que sur les individus de ce dernier cas, par la raison que la femme n'est jamais chargée de repousser nos ennemis, je crois donc que, s'il m'appartenait de décider la question de savoir quelle est la plus ou moins grande susceptibilité nostalgique chez les deux sexes, l'examen comparatif de ce que l'observation m'a fait connaître à ce sujet me ferait pencher du côté de la femme, comme en jouissant à un plus haut degré.

La facilité avec laquelle la jeune fille oublie son pays, lorsque l'hymen l'appelle en d'autres climats, n'infirme nullement mon

opinion. La femme, il est vrai, trouve sa patrie partout où elle est épouse et mère. Mais l'homme est-il moins captivé par les charmes de sa nouvelle condition?

Les tempéramens prédisposent plus ou moins à la nostalgie. Le mélancolique est celui qui y donne le plus souvent lieu : vient ensuite le bilieux; qui y est moins sujet; puis le lymphatique; et enfin le sanguin, qui offre des exemples assez rares de cette maladie. Les sujets d'une constitution forte et robuste y sont moins exposés que ceux qui sont faibles et d'une santé chancelante.

L'habitation des montagnes est une cause qui prédispose singulièrement à la nostalgie : l'expérience a démontré cette vérité. La maladie a été observée bien plus fréquemment chez les Suisses, les Écossais, les Bas-Bretons, les Tyroliens, les Basques, les Bohémiens. Je l'ai vue sévir contre les Savoyards, les Piémontais et les habitans des deux départemens des Alpes françaises. Il ne serait cependant pas raisonnable de conclure de ces faits que la nostalgie est endémique de ces contrées; je pense qu'en général les hommes des pays montueux y sont plus sujets, et que plus un lieu est sauvage et agreste, plus il est hérissé de rochers arides et élevés, plus les hommes qui sont nés dans de semblables lieux contractent aisément la nostalgie. Telle est sans doute la raison qui fait qu'on a remarqué un plus grand nombre de Suisses et d'Écossais que d'individus des plaines de la Champagne et de la Beauce.

Mais ces circonstances de localité ne sont pas les seules en faveur de cette opinion. La simplicité de leurs moeurs, le peu de rapports que les montagnards ont avec leurs voisins par la difficulté des routes de communication, l'esprit de liberté dont ils jouissent plus amplement, leurs coutumes, leur dialecte particulier, le peu d'étendue de l'horizon de ces pays de montagnes qui les force à borner leurs regards et à concentrer leurs affections vers le point qu'ils habitent; car tout ce qui est au-delà de ces monts, qui semblent se perdre dans les cieux, leur est absolument étranger; leur univers se borne

à un rayon de quelques lieues. Là, depuis le Nestor de la contrée jusqu'à l'enfant qui apprend à devenir raisonnable, tous y sont appréciés à leur juste valeur; la vertu n'y est point un vain nom, le pasteur de ce paisible troupeau répond de toutes les consciences et partage la commune félicité.

Dépaysés, ou plutôt transportés dans un autre monde, ces peuples, si rapprochés de la simple nature, tout les étonnera, tout les surprendra : les chefs-d'œuvre des arts, la politesse des habitans des villes, les plaisirs de toute espèce qu'ils y trouveront, l'élégance de la toilette, la douceur du langage, tout cela est hors des idées qu'ils s'étaient faites du beau et de l'utile. Leur tournure, qui n'est pas étudiée, les fera montrer au doigt; parlent-ils, on rira aux éclats en les entendant. Dès-lors il est impossible qu'ils ne fassent pas des vœux ardens pour un prompt retour dans leur pays de paix; car celui qu'ils parcourent doit leur paraître un véritable enfer : aussi la nostalgie s'avancera à pas précipités; et malheur à eux s'ils n'écoutent pas la voix de la patrie qui les appelle. Je pourrais rapporter en preuve de ce que j'avance ici plusieurs observations de nostalgie qui n'ont été attribuées qu'à cette cause, mais le temps qui me presse ne me permet pas d'en donner l'histoire.

Les habitans des régions les plus malheureuses du globe sont peut-être ceux qui ont donné des preuves du plus vif attachement pour leur patrie. Témoins ces Groenlandais et ces Lapons qu'on a essayé vainement d'acclimater en France; tout ce qu'on a employé pour y parvenir est devenu inutile. Ils n'ont pu résister au désir de retourner dans ces pays disgraciés de la nature; ils ne leur étaient chers que parce qu'ils y avaient pris naissance. Gresset, dans son ode sur la patrie, a bien exprimé le sentiment qui nous fait chérir le sol natatal.

Soit instinct, soit reconnaissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret.

Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitans;
Transplantez ces peuples sauvages,
Et vous les verrez moins contens.

Les citadins, habitués de bonne heure aux variétés, au changement, paraisssent être plus rarement atteints de la nostalgie. Les gens de la campagne y sont beaucoup plus sujets. Parmi ceux-ci nous distinguerons encore les montagnards, qui offrent un plus grand nombre d'exemples que l'habitant des plaines. On pourrait peut-être placer au plus haut rang de susceptibilité nostalgique les peuples voisins des terres polaires.

D'après ces rapprochemens, il est facile de voir, et l'on pourrait dire avec quelque certitude, je crois, que plus un pays est majestueusement aride et sauvage, moins ceux qui l'habitent sont éloignés de l'état de nature, plus ils seront attachés à la terre natale, et par conséquent prédisposés à la nostalgie.

Nos premières habitudes et nos premiers souvenirs ne s'effacent jamais de la mémoire; tout ce qui tend à les rappeler à notre esprit peut causer la nostalgie. C'est ainsi que le récit des fêtes, des usages, l'air d'une chanson de notre pays, la vue d'un objet qui nous le rappelle, suffisent pour déterminer cette maladie. On rapporte qu'un jeune Chinois venu à Paris, pleurait de joie, dansait et riait alternativement en voyant au Jardin des plantes un arbre de son pays. On connaît la sensation vive que la tyrolienne cause aux Tyroliens; le son de la cornemuse aux Ecossais et aux Bas-Bretons; et surtout l'émotion profonde que l'air fameux appelé *le ranz des vaches* fait éprouver aux Suisses absens de leur patrie.

Il fut un temps où l'on accordait une propriété magique à la musique de cette chanson. J'ai vu cet air noté dans la dissertation de M. Castelnau, et il me serait difficile de ne pas le trouver d'une monotonie assommante. Les effets surprenans qu'on lui a reconnus ne doivent être attribués qu'aux tendres souvenirs qu'il rappelle. Cet air a été

chanté dans une vallée riante; les échos, d'alentour l'ont répété; la chaumière natale en a réfléchi le son plus d'une fois; une jeune bergère se plaisait sans doute à l'entendre, peut-être même s'attendrissait-elle, si le berger ajoutait au charme de l'air et des paroles par une expression touchante. En faut-il davantage pour que l'imagination d'un jeune Werther s'enflamme et brûle de posséder encore un bien dont le seul souvenir le transporte et le fait délirer? Ne soyons donc plus surpris maintenant si les Suisses désertaient en foule autrefois pour rentrer dans leurs foyers. Ceux que la crainte des punitions retenait devenaient nécessairement nostalgiques.

La liberté étant considérée comme l'une des plus grandes richesses dont les hommes puissent jouir, ceux qui la perdront pour tomber en captivité ou dans l'esclavage trouveront une cause puissante de nostalgie. Ainsi elle ne peut guère épargner ceux qui sont dans les prisons et dans les cachots, où une mauvaise nourriture et de mauvais traitemens les exposent à une infinité de causes maladives. On sait qu'un grand nombre d'esclaves ne pouvaient supporter la vie dès qu'ils étaient privés de leur liberté, et qu'ils avaient perdu tout espoir de retourner dans leur patrie. J'ai souvent entendu dire à des capitaines marins qui ont fait la traite des nègres « que, pendant la traversée des côtes de Guinée à nos colonies, ces infortunés cherchaient avec le plus grand soin les moyens de se donner la mort. » Un grand nombre y parvenaient toujours par la strangulation à l'aide d'une corde ou d'un mouchoir. Lorsqu'ils ne pouvaient se détruire par cette voie, plusieurs s'asphyxiaient mécaniquement au moyen de la singulière faculté qu'ils ont de renverser le sommet de leur langue jusqu'au voisinage du larynx, et d'intercepter ainsi le passage de l'air dans les poumons. Pour éviter l'influence d'un exemple aussi funeste à l'intérêt des armateurs et des navigateurs, on avait soin dès le matin de faire monter les nègres sur le pont, afin de les empêcher de s'entretenir de leur infortune et de nourrir leur douleur. Là, un farceur, un joueur d'instrumens et un chanteur

étaient chargés de les distraire des idées sombres qui les tourmentaient. De cette manière ils parvenaient bien à diminuer le suicide, mais souvent ils ne pouvaient ni prévenir l'apparition, ni arrêter les ravages de la nostalgie.

C'est sans doute aux armées qu'on a pu étudier très-souvent la nostalgie. Les guerres continuelles qui nécessitaient, il y a quelques années, des levées si fréquentes, ont mis les chirurgiens militaires dans le cas d'observer particulièrement cette affection, surtout lorsqu'on l'a vue quelquefois régner d'une manière endémique.

Le jeune conscrit qu'on arrache du sein de sa famille, quitte ses paisibles travaux pour se livrer à un genre d'occupations qui n'est pas toujours de son goût; l'instant de ses derniers adieux est sans cesse présent à sa pensée; il se rappelle sa mère fondant en larmes, ses amis lui donnant des preuves d'un attachement inviolable. Mais quel changement pénible! Comment n'apprécierait-il pas les douceurs de sa première condition, lorsque des tendres consolations qu'il recevait naguère, il passe rapidement à la sévérité de la discipline? il a à supporter à la fois la subordination, la soumission la plus absolue, et quelquefois même les punitions les plus injustes. Que d'images affreuses et déchirantes se présentent à son esprit! Le malheureux se demande si cette situation aura un terme; et s'il ne voit dans l'avenir que des douleurs éternelles, serons-nous étonnés qu'avec un sort aussi déplorable il succombe et meure de nostalgie?

Cet endroit de *Tourtelle*, dans son traité d'hygiène, achève de développer ma pensée. Il dit : « Plus le plaisir qu'on a éprouvé est grand, plus l'âme appréhende d'en être privée : telle est l'origine de la crainte, qui s'accompagne ordinairement de l'espérance, parce que ces deux affections ont une source commune, la probabilité du bien et du mal. La crainte est remplacée par la tristesse, quand l'espérance est détruite. Mais si l'homme ne voit dans l'avenir qu'une série de malheurs sans terme, alors la tristesse se change en désespoir, et son existence lui devient odieuse. »

La maladie du pays est plus rare depuis que les jeunes recrues

connaissent le nombre d'années qu'ils ont à servir ; et l'état de paix actuel, en les tranquillisant sur l'avenir, contribue efficacement à en prévenir l'invasion. Mais, à part ces deux considérations, toutes les autres causes, dont la seule énumération serait un peu longue, existent peut-être avec plus d'énergie que sous l'ancienne organisation. Malgré leur nombre, je n'ai pas eu occasion de voir beaucoup de recrues en être saisis, ce qu'il faut attribuer sans doute aux exercices fréquens et variés auxquels ils se livrent journellement. Depuis quatre ans et demi que je fais partie du deuxième régiment de hussards, quelques sujets m'ont offert des symptômes de nostalgie ; mais, ayant été renvoyés pour des maladies qui préexistaient à celle-là, il n'y a point eu lieu à des observations subséquentes. Un cas bien prononcé et très-grave s'est présenté il n'y a pas long-temps sur un jeune Alsacien : l'observation en était presque rédigée ; mais obligé de terminer de suite ce travail, il ne m'a pas été possible de la transcrire ici.

On peut mettre encore au nombre des causes qui produisent la nostalgie, la masturbation et l'excès dans les plaisirs de Vénus, les veilles prolongées, l'abus des enivrans, une frayeur, l'ennui, l'oisiveté, la funeste passion du jeu, le dégoût de la vie, le séjour dans les hôpitaux, la convalescence des maladies, la pusillanimité, et enfin la crainte de la mort, sont autant de causes qui, en émoussant les facultés de l'entendement et rendant le corps débile, peuvent conduire à cette maladie.

Caractères de la nostalgie.

Première période. Amour de la solitude, tristesse, silence opiniâtre; insouciance et négligence extrême de ses devoirs. Le malade recherche avec soin tout ce qui est conforme à sa nouvelle manière de sentir : lecture, musique, spectacle; tout doit avoir pour le fixer cette empreinte de mélancolie qu'il porte partout avec lui-même. Son caractère s'aigrit; il éprouve des faiblesses et des lassitudes spontanées, un

état de langueur plus ou moins marqué. Il regarde sans cesse son pays comme un lieu enchanté, où il jouirait d'un bonheur suprême, s'il pouvait y retourner; il répète souvent le nom de ses proches et des personnes qu'il aime ; il écoute avec complaisance ceux qui l'entretiennent de ces tendres objets. Le nostalgique garde scrupuleusement le secret sur la cause de ses sombres rêveries.

Deuxième période. Si le malade ne peut retourner dans les lieux qu'il regrette, son désespoir ne tarde pas à se faire sentir ; il se présente alors avec des yeux égarés, et laissant échapper des larmes involontaires qu'accompagnent des soupirs profonds ; le visage devient pâle, les couleurs de la santé ont fait place à un teint livide et plombé : en même temps arrivent la perte de l'appétit, la tension douloureuse de la région épigastrique, des digestions laborieuses, un trouble considérable dans les excrétions et les sécrétions, une grande diminution dans la transpiration, une diarrhée et une constipation opiniâtres. A ces symptômes se joignent une respiration pénible, un pouls faible, lent et irrégulier ; les forces sont presque nulles ; la maigreur augmente chaque jour; le sommeil est agité et sans cesse interrompu par des rêves qui lui retracent les lieux et les objets de ses désirs et de ses tourmens.

Troisième période. Tous les symptômes précédens acquièrent un plus haut degré d'intensité : il existe un assoupissement profond et presque continuel; il y a quelquefois des convulsions ; l'insomnie est complète. Le malade éprouve une méfiance ombrageuse, des présages sinistres, des gémissemens, une lésion plus ou moins forte des facultés intellectuelles. Bientôt la fièvre hectique se déclare ; la peau devient extrêmement aride ; le corps tombe dans un dépérissement aussi rapide qu'effrayant. La mort est alors inévitable, s'il est impossible de renvoyer le malade dans son pays.

Le diagnostic de la nostalgie est difficile à établir à son premier degré, parce qu'elle peut-être confondue avec d'autres maladies,

telles que certaine hypochondrie et la mélancolie. Il n'en est pas de même lorsqu'elle est parvenue au second, et mieux encore au troisième degré; à cette époque, l'examen des phénomènes physiques et moraux, et les questions faites au malade ou aux personnes qui l'approchent seront un guide sûr pour la distinguer de toute autre affection.

Le prognostic se tirera de la violence des désirs, de la possibilité ou de l'impossibilité de les satisfaire, de l'état du malade, et de l'influence des causes qui l'entourent. En général la nostalgie compliquée est toujours plus dangereuse que celle qui est simple.

Toutes les maladies que la nostalgie complique peuvent devenir très-graves; mais les fièvres adynamiques et ataxiques sont celles qui s'y joignent le plus souvent, et elles se développent avec une étonnante rapidité. Cette complication est presque toujours mortelle.

La durée de la nostalgie ne peut-être déterminée, même d'une manière générale. La plus ou moins grande susceptibilité de l'individu, la constitution, l'âge, le sexe, etc., enfin la variété des causes modifie tellement la maladie, qu'il est impossible de rien statuer à cet égard.

Traitement.

Toutes les ressources pharmaceutiques sont à peu près inutiles dans le traitement de la nostalgie; le véritable spécifique de cette maladie est sans contredit le retour du malade dans ses foyers. L'heureux effet de ce moyen a quelque fois été si prompt, que le seul aspect des préparatifs du départ a suffi pour guérir comme par enchantement. *Zwinger*, rapporte qu'un Suisse, domestique, à Paris, qui offrait tous les symptômes de la nostalgie, ayant tout à coup, contre son attente, reçu la permission de revoir son pays, en conçut une si grande joie, qu'il fut promptement rétabli, et ne songea plus à partir.

M. *Fournier*, collaborateur du Dictionnaire des sciences médi-

cales, fournit un exemple plus récent d'une guérison presque aussi rapide; il fait lui-même le sujet de l'observation qu'il a communiquée à l'article *armée*. « A l'âge de vingt-un ans, dit M. *Fournier*, je fus atteint de nostalgie; mes supérieurs, touchés de mon chagrin, sollicitèrent du ministre de la guerre un ordre qui me permettait de me rendre à Paris. Je pars, le cœur rempli de joie; à peine ai-je fait quatre lieues, que je me sens guéri Nulle envie de continuer mon voyage. Honteux de la faiblesse qui avait mis mes jours en danger, et jaloux de la réparer, je retourne au quartier-général, où je ne ressentis plus aucune atteinte du mal qui me consumait avant mon départ. »

L'efficacité de ce moyen est incontestable, mais il n'est pas toujours possible d'en faire usage; souvent des obstacles insurmontables s'y opposent. Le médecin alors, cherchera dans l'hygiène les secours dont il a besoin pour guérir la maladie, ou du moins pour lutter contre ses progrès.

L'exercice du corps et de l'esprit ne doit pas être négligé. En général, tout ce qui pourra faire distraction à l'idée dominante peut être tenté avec quelque espoir de succès. Les spectacles, les fêtes, les bals, les jeux, les promenades et les voyages produiront de très-bons effets. C'est sans doute à la variété des exercices, et surtout à l'équitation que les cavaliers sont redevables de leur petit nombre de nostalgiques, comparativement à celui qu'on a observé chez les fantassins, qui est toujours plus grand.

Dans ces temps de gloire nationale, les hommes les plus illustres de la médecine et de la chirurgie militaire nous ont laissé de grands exemples à suivre de cette sage pratique.

Le médecin en chef de l'armée d'Orient, M. le baron *Des Genettes*, professeur en cette faculté, dont le trait d'héroïsme sera toujours dans la mémoire des hommes, non content d'avoir sauvé l'armée d'Egypte des ravages de la peste, voulut aussi la garantir des désastres de la nostalgie. Il fit exécuter, dans ce but, des manœuvres et des exercices qui répondirent complètement à son attente.

M. le baron *Percy*, dans son article *nostalgie*, du Dictionnaire des sciences médicales, conseille également l'exercice comme prophylactique et comme curatif de cette maladie. Ce savant rapporte qu'au siège de Mayence, après l'épidémie affreuse qui y régna, la plupart des malades n'échappaient au typhus que pour devenir la proie de la nostalgie. M. le docteur *Percy*, pour prévenir les suites de cette dernière maladie, eut soin de faire réunir tous les convalescens dans une même rue de la ville; des chirurgiens furent chargés par ses ordres d'aller tous les jours dans chaque établissement engager les jeunes militaires à ne pas se livrer à un funeste repos. Des jeux avaient été établis en conséquence pour les plus faibles; mais aussitôt qu'ils commençaient à prendre quelques forces, on les contraignait de sortir pour les faire jouir de la douce influence des rayons du soleil, et de l'exercice salutaire de la promenade à l'air libre. Cette conduite facile leur faisait recouvrer en fort peu de temps une santé qu'ils auraient vainement cherchée dans l'inaction.

Il est cependant utile de faire remarquer que l'emploi de ces moyens doit toujours être proportionné à la force des individus. Des exercices trop violens peuvent, en augmentant la faiblesse d'un sujet, exaspérer son état, tandis que des mouvemens plus doux auront pour lui des résultats avantageux.

Si le nostalgique n'aime pas les plaisirs bruyans, on lui choisira la société d'un ami qui ne l'entretienne que de choses agréables. S'il se plaît dans la méditation de sujets sombres et tristes, on tâchera, pour parvenir à effacer des images pénibles, de lui inspirer le goût de l'étude, de lui faire naître le désir de s'instruire. Les ouvrages les plus propres à répandre le calme dans notre âme, à redonner à l'esprit son ressort et sa première énergie; ceux, par exemple, qui se font remarquer par des maximes de sagesse et par des pensées nobles, doivent avoir la préférence. Que le vertueux Fénélon exprime bien le bonheur que procure la lecture, dans cet intéressant et court éloge qu'il en fait! «Heureux ceux qui se divertissent en

s'instruisant, qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir, et l'ennui qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire ! »

Mais ce genre d'occupation ne peut pas toujours être conseillé. Tous les hommes ne savent pas lire, et malheureusement des nostalgiques peuvent se trouver dans ce cas. On doit alors redoubler de soins pour découvrir les goûts du malade. La musique, qui a toujours charmé les âmes sensibles de tous les temps et de tous les âges, peut, en apportant quelque changement dans l'ordre de ses idées, dévier insensiblement celle qui l'obsède sans cesse; ses effets sont constans ; ils se font ressentir plus ou moins chez tous les individus. Il s'agira, pour émouvoir efficacement le nostalgique, de trouver le caractère de musique qui a le plus de rapport avec le genre de ses affections et de ses penchans. C'est ainsi que, par une musique guerrière, le soldat oublie ses fatigues, dissipe sa tristesse et s'enflamme de l'amour des combats ; le son de la trompette fait tressaillir le bouillant cavalier ; cet effet semble même se communiquer jusque dans les flancs du belliqueux coursier, qui frémit et brûle de voler où sa courageuse fierté l'entraîne.

Les Alsaciens qui servent dans le régiment auquel j'appartiens me semblent offrir un nouvel exemple des heureux effets de la musique, comme moyen préservatif de la nostalgie. Les recrues alsaciennes de ce corps sont en effet dans les circonstances les plus favorables à la niassance de cette maladie. La langue allemande qu'ils parlent, leurs usages, leurs mœurs, tout concourt à les isoler même au milieu d'une population nombreuse. Ils résistent néanmoins à tant de causes qui devraient les rappeler souvent à des lieux plus chers. J'ai déjà dit que l'exercice leur était utile ; aussi, dirait-on, qu'ils en sentent la nécessité comme par instinct; car ils ont l'oisiveté en horreur. Aussitôt que le travail du jour est terminé, ils songent

à s'égayer en répétant les leçons de musique qu'ils ont apprises sur leurs fertiles coteaux : dès que le soir est arrivé, ils viennent en nombre dans la cour du quartier, où je me plais souvent à les entendre. Là, ils forment un grand cercle musical ; leur bonheur est de chanter en concert, et leurs accords sont quelquefois si parfaits, qu'ils se charment eux-mêmes, et oublient ainsi, par cet agréable délassement, qu'ils sont à deux cents lieues de leur patrie.

La nostolagie est-elle causée par un amour malheureux, il faut donner au malade toutes les consolations que sa situation exige, dût-on même, pour parvenir à lui procurer un calme désirable, lui faire contracter un nouvel engagement. On le distraira d'ailleurs, avant cette dernière tentative, par tout ce que les lieux et les circonstances pourront faire naître.

Est-elle due à l'abus des jouissances et au dégoût de la vie qui en est ordinairement la suite, on s'efforcera de lui inspirer le désir de rechercher les plaisirs sans remords que donne la pratique de la vertu, en lui faisant connaître la véritable destination de l'homme.

Pour tous les cas que nous venons de passer en revue, les seuls médicamens qu'on doive ordonner et qui produisent des effets assez avantageux, seront les boissons toniques vineuses, le thé, le café, et parfois l'usage de quelques liqueurs alcoholiques données seulement dans l'intention de causer une humeur joviale. S'il survient un embarras gastrique, cette légère complication cédera facilement aux remèdes qui lui sont appropriés. Les autres complications, qui sont toujours très-graves quand elles ne sont pas mortelles, doivent être combattues par les moyens que la médecine leur oppose.

Enfin, dans son état de simplicité, la nostalgie, étant une maladie essentiellement morale, doit toujours être traitée comme toutes les maladies qui appartiennent à la partie morale de l'homme. Aussi, lorsque tous les moyens indiqués plus haut ont été sans succès, l'homme de l'art ne doit compter désormais que sur la seule influence de sa conduite auprès de son malade. Heureux modèle des philanthropes, le médecin estimable et humain cherchera dans

la douceur persuasive de ses discours les remèdes propres à cette affection morale. Il ira voir fréquemment le nostalgique, lui témoignera de l'intérêt, cherchera à gagner sa confiance ; il compatira à ses peines et il essuiera ses larmes, s'il ne peut en tarir la source. Le malade sera si sensible aux soins qu'on aura pour lui, qu'il s'attendrira en voyant quelqu'un partager ses peines. *Tourtelle*, dans l'ouvrage déjà cité, me semble avoir parfaitement senti le bienfait de cette conduite, lorsqu'il dit : « La joie n'est pas le remède de la douleur, ni l'amour celui de la haine. Pour calmer les passions fortes il faut d'abord paraître les partager : en les partageant on les affaiblit, et en les affaiblissant on parvient à les éteindre. » Aussi le malade ne tardera-t-il pas à se faire un ami de son médecin ; il ne peut plus s'en passer ; il le regarde comme un dieu tutélaire qui vient répandre un baume consolant sur ces plaies de l'âme qui se cicatrisent avec tant de lenteur.

Il est rare que des soins aussi tendres deviennent infructueux. Mais si, malgré tant d'efforts généreux pour apaiser l'orage continuel de son âme, le malade demeure sourd aux douces consolations qu'on lui prodigue, et que la nostalgie continue de faire des progrès, il ne reste au médecin, pour dernière ressource, que l'unique parti de faire diriger le malade vers le lieu de toutes ses pensées et de son bonheur. Il ne faut pas craindre de recourir à ce moyen, alors même que la maladie est parvenue au dernier degré, et que le marasme est complet. Rendre le nostalgique à son pays c'est l'arracher des bras de la mort.

QUELQUES PROPOSITIONS

DE MÉDECINE PRATIQUE.

I.

La même loi qui oblige un médecin sage et éclairé à employer, dans certains cas, une médecine vraiment agissante, lui fait, dans d'autres circonstances, un devoir tout aussi sacré de se contenir dans les bornes d'une médecine purement expectante.

II.

Dans le traitement des maladies le médecin doit apporter la plus grande attention aux dispositions individuelles, aux localités et à l'influence des saisons. Ces considérations influent puissamment non-seulement sur les doses, mais encore sur la nature des médicamens.

III.

Le médecin ne saurait être trop prudent et trop réservé dans l'administration des vomitifs et des purgatifs. Combien de débilités d'estomac, combien de digestions pénibles ne reconnaissent souvent d'autres causes que l'emploi inconsidéré de ces médicamens, ou l'usage trop prolongé d'une série de tisanes, aussi impuissantes pour le rétablissement des fonctions que désagréables à prendre !

IV.

Dans toutes les maladies, quand il survient fréquemment des sueurs abondantes et froides, le prognostic est fâcheux. On n'a plus guère d'espoir lorsqu'il s'y joint une fièvre hectique et un dévoiement colliquatif. Ces symptômes s'observent particulièrement sur la fin des maladies chroniques.

V.

Les rapports sympathiques qui existent entre la peau et le canal intestinal méritent une grande attention de la part du médecin. L'observation apprend qu'une transpiration supprimée peut être immédiatement suivie du dérangement de la digestion, et même de la diarrhée. On fait cesser en pareil cas le trouble intestinal en rétablissant les fonctions de la peau.

VI.

La pleurésie et la péripneumonie ont beaucoup de signes communs, et il est souvent difficile de distinguer ces phlegmasies l'une de l'autre. Du reste, les principes du traitement sont à peu près les mêmes dans les deux maladies.

VII.

La marche de l'inflammation est toujours proportionnée à l'énergie des propriétés vitales des tissus qu'elle affecte et des individus chez qui elle se déclare.

VIII.

Dans l'inflammation de la membrane muqueuse des voies gastriques la peau est sèche, d'une teinte brune, la figure grippée, et les traits concentrés, les facultés morales considérablement diminuées.

IX.

Le meilleur moyen pour arrêter la diarrhée, si elle ne dépend pas d'une désorganisation, est la diète pendant quelques jours; si elle ne suffit pas, une ou deux applications de sangsues à l'anus et sur le trajet du colon la font presque constamment cesser.

X.

On doit mettre tout son art à éviter la salivation dans le traitement de la siphilis, d'autant qu'elle n'est point nécessaire à sa guérison, et qu'il est souvent au-dessus du pouvoir de la médecine de l'arrêter, ou même de la modérer. Elle doit être considérée comme un accident du traitement.

XI.

Les inconvéniens qui résultent de l'usage des injections, sont très-rares; l'emploi bien dirigé de ce moyen nest le plus souvent que le seul remède efficace pour mettre un terme à ces blennorrhées anciennes qui ont résisté au traîtement le plus méthodique.

XII.

L'opium produit des effets différens, suivant qu'il est donné à petites ou à grandes doses; suivant les circonstances, comme beaucoup d'autres médicamens, son action est modifiée par l'habitude; enfin, il paraît agir tout à la fois comme tonique et débilitant.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile : oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

III.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat; quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.

IV.

Ophthalmiâ laborantem alvi profluvio corripi, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 17.

V.

A singultu detento, sternutationes supervenientes solvunt singultum. *Ibid.*, *aph.* 13.